UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Dialogues Entre Lord Shaftesbury Et M. Locke

Yverdon, 1765

Préface Du Traducteur.

urn:nbn:de:hbz:466:1-48981

Visual Library

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

UN Ouvrage, où l'on fait parler deux des plus grands Philoſophes d'Angleterre, ſur les mœurs & les vrais intérêts de leur pays, ne peut pas être indifférent pour nous. Il nous importe certainement beaucoup de connoître une Nation qui prétend n'avoir point de rivale, & à qui cependant, ſans trop nous flatter, nous pouvons ſoupçonner que la nôtre donne quelque ſujet de jalouſie. Ceux de nos Auteurs qui ont écrit ſur les Anglois avec le plus d'impartialité, ſont encore taxés par eux de prévention. Ils ſoutiendront toujours qu'aucun Etranger, même en

Standort: P 06
Signatur: JKRC 1006
Akz.-Nr.: 76/14613
Id.-Nr.: W1285792

vivant parmi eux, ne peut parvenir ni à déméler le caractere qui leur eſt propre, ni à diſtinguer ce que leurs uſages particuliers peuvent avoir de louable ou de défectueux.

Que pouvons-nous donc faire de mieux que de nous en rapporter à des Juges qui ne leur ſoient pas ſuſpects? Voici un de leurs Auteurs qui ſemble peſer dans une juſte balance leurs vertus & leurs vices, & il ſeroit peut-être difficile d'en trouver un autre qui eût ſu ſi bien concilier l'amour de la Patrie avec celui de la vérité. On trouvera dans ces Dialogues le pour & contre de ces mœurs nationales, qui les diſtinguent des autres peuples. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait ſouvent beaucoup d'exagération dans la maniere dont elles ſont préſentées; on doit regarder ces ſortes de tableaux, comme ceux que les Peintres appellent des *Charges*, qui groſſiſſent les traits, mais ſans détruire la reſſemblance.

A ce début, le Lecteur judicieux doit s'appercevoir que ce qui nous a déter-

minés à traduire ces Dialogues, ce n'eſt pas uniquement le goût de la Philoſophie & de la Littérature Angloiſes, qui ont depuis peu une ſi grande vogue parmi nous. Il faut l'avouer, & ce n'eſt pas à l'honneur de notre Nation, en France les ſciences mêmes ne ſont pas moins ſoumiſes à l'empire de la Mode, que les habillements, les bijoux & les autres bagatelles de ſon reſſort. Tout ce qui s'imprime à Londres, ſemble avoir déſormais des droits à notre eſtime, ou du moins à notre curioſité.

Cependant nous n'oſons nous flatter de l'accueil favorable que le goût moderne fait aux productions Angloiſes de tout genre; nos craintes pour celle-ci ne ſont que trop bien fondées. L'Ouvrage eſt rempli de mœurs, & la Morale aſſurément n'eſt pas à la mode en France. L'eſt-elle davantage en Angleterre? C'eſt une autre queſtion.

Des-Préaux s'eſt plaint que de ſon tems la lecture des Romans infectoit la jeuneſſe; qu'eût-il dit de ceux d'aujour-

d'hui, où le libertinage le plus ſcandaleux eſt peint des couleurs les plus attrayantes. C'eſt par cette voie que les vices de la Capitale ſe répandent ſur toute la ſurface du Royaume (*). Nos Romans modernes, qui ne ſont autre choſe que l'Apologie de nos vices, ſont les Cathéchiſmes de la jeuneſſe : les femmes mêmes, qui auroient tant de raiſons de s'en plaindre, ne rougiſſent pas d'en prendre le parti. Peut-on s'étonner après cela de l'extrême dépravation de nos mœurs ?

Ne fût-ce que pour oppoſer une digue à ce torrent d'écrits pernicieux, on ne peut trop multiplier ceux qui

(*) Paris eſt aujourd'hui, ce qu'étoit Rome du tems d'Ammien Marcellin. *Paucæ domus ſtudiorum ſeriis cultibus anteà celebratæ, nunc ludibriis ignaviæ torrentes exundant, vocali ſono, perflabili tinnitu fidium reſultantes. Denique pro Philoſopho Cantor, & in locum Oratoris Doctor artium ludicrarum accitur, & Bibliothecis ſepulcrorum ritu clauſis, fabricantur hydrolica & lyræ, titiæque, & hiſtrionici geſtus inſtrumenta.* Ammian Marcell.

Si l'on en croit le Docteur *Brown* cette deſcription eſt auſſi un tableau fidele de Londres.

tendent à rendre les hommes meilleurs. Les gens raiſonnables doivent regarder comme l'ami & le bienfaiteur de ſon pays, celui qui fait un uſage ſi louable de ſes talents.

Les Dialogues que l'on donne aujourd'hui au Public dans notre Langue, ſont, à proprement parler, une ſuite qui manquoit à ce que le fameux *Locke* a écrit ſur *l'Education des enfants*. Après nous avoir enſeigné, dans ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*, comment l'eſprit devient capable de penſer, il nous apprend dans ſon Traité de l'Education, comment il faut s'y prendre, pour que chaque homme penſe de la maniere la plus avantageuſe pour ſon bonheur & pour celui de ſon pays. Il commence ſon Inſtitution au ſortir même des bras de la nourrice, en démontrant par l'influence du phyſique ſur le moral, qu'à l'âge où un enfant n'eſt pas encore en état de comprendre ce que c'eſt que le vice ou la vertu, on peut néanmoins par la façon de l'élever, le rendre plus ou moins ſuſceptible des impreſſions

de l'une ou de l'autre. Il quitte à seize ans le jeune homme dont il a commencé l'éducation. L'Auteur qui le fait parler dans ces Dialogues, reprend en quelque façon son éleve à cet âge, pour perfectionner ses connoissances, mettre un frein à ses passions naissantes, l'accoutumer insensiblement au commerce du monde, sans qu'il en contracte les vices, & le rendre enfin capable de servir sa Patrie dans le poste que la Providence lui a destiné.

Gratum est quod Patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut Patriæ sit idoneus, utillis agris,
Utilis & bellorum & pacis rebus agendis (*).

Le Traducteur du petit Traité de *Locke*, prévient l'objection qu'on pourroit lui faire sur ce qu'il publie cet Ouvrage en François. „ Bien des gens, „ dit-il, pourront s'imaginer que l'Au- „ teur ayant eu principalement en vue „ de donner des regles pour bien élever

(*) *Juven. Sat. XIV.*

„ les jeunes Gentilshommes Anglois ,
„ ſon Livre ne ſauroit être d'un grand
„ uſage pour l'éducation des enfants en
„ général , & que d'ailleurs il doit y
„ avoir beaucoup de choſes qui dépen-
„ dent uniquement du goût des ma-
„ nieres de la Nation , & qui par con-
„ ſéquent ſeront inutiles dans les Pays
„ étrangers. Il n'eſt pas douteux que
„ l'Auteur n'ait accommodé ſes réfle-
„ xions au goût & aux manieres de ſon
„ Pays ; mais il ne s'enſuit nullement
„ delà que ſon Ouvrage ne ſoit bon
„ que pour les Anglois. Et en effet on
„ n'y trouve guère de choſes qui ne
„ ſoient à l'uſage des autres Nations ,
„ ou du moins qu'on ne puiſſe y ré-
„ duire ſans beaucoup de peine. Ainſi
„ lorſque l'Auteur fait voir qu'un Gen-
„ tilhomme Anglois doit apprendre le
„ Droit reçu en Angleterre , il eſt viſi-
„ ble qu'un François eſt obligé par les
„ mêmes raiſons à s'inſtruire des Loix
„ qu'on obſerve en France. ”

Nous ne pouvons que faire la même réponſe à ceux qui nous feroient la mê-

me objection au ſujet de la traduction de ces Dialogues.

Les Anglois voyagent peut-être trop, & de trop bonne heure; il y a long-tems qu'on s'en plaint parmi eux; témoin l'Ouvrage traduit en François de *Joſeph Hall*, un des plus illuſtres Evêques d'Angleterre, qui a pour titre: QUO VADIS? *ou Cenſure des Voyages, ainſi qu'ils ſont ordinairement entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes d'Angleterre.* Pluſieurs autres Ecrivains en différents tems ont rebattu tout ce que ce ſavant Evêque a dit à ce ſujet, & toujours inutilement. La preuve en eſt plus forte que jamais, dans la quantité d'Anglois que nous voyons aujourd'hui à Paris: on ne doute pas que ce ne ſoit ce qui redouble à Londres, dirons-nous, le zele ou la fureur de l'illuſtre faction des ANTI-GALLICANS. Ce Parti violent n'eſt ni Whig, ni Tory, ni pour la Cour, ni pour le Pays; conformément à la dénomination dont il ſe glorifie, il ſe borne à ſignaler la haine qu'il porte au nom François. Auſſi tan-

dis que tous les gens raisonnables, tous les honnêtes gens des deux Nations jouissent de l'heureuse paix qui les a reconciliées & en béniſſent les Auteurs, ceux-ci continuent à nous faire une guerre de plume, beaucoup plus ridicule à la vérité que redoutable.

Les papiers publics ſont remplis de projets ſi étranges de leur part, qu'on eſt ſurpris qu'ils n'aient pas encore demandé au Parlement de la Grande-Bretagne un Acte, portant prohibition de voyager en France, ſous peine d'amendes pécuniaires, conſidérables & relatives à l'état des perſonnes qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à la Loi.

Tout blamable qu'eſt cet excès, l'amour de la Patrie, la premiere des vertus, peut l'excuſer; un excès tout différent, qui chaque jour fait de nouveaux progrès parmi nous, ne peut provenir que du plus odieux de tous les vices. Loin que nous ayons des ANTI-BRETONS à oppoſer aux ANTI-GALLICANS de Londres, ceux-ci ont au milieu de Paris même, des gens qui,

ſans en prendre le nom, leur ſont en quelque ſorte aſſociés, qui ſe montrent tels dans leurs diſcours & dans leurs écrits, & qu'à la vérité, nous ne devons pas regarder comme François, puiſqu'ils ne craignent rien tant que de le paroître. Quelques enthouſiaſtes Anglois, dont il s'agit ici, peuvent ne pas avoir, mais ils affectent du moins, l'eſprit patriotique, lorſqu'ils s'élevent avec tant de violence contre des mœurs étrangeres, qu'ils tâchent de rendre ſuſpectes à leur Pays : nos déclamateurs, au contraire, qui ne font qu'avilir le leur, s'ils n'en ſont pas les ennemis, que veulent-ils que nous les croyons? La ſource où l'on puiſe ce mépris pour ſa Patrie eſt aſſez connue, & ne peut être trop décriée. Si ſous le plus doux de tous les Gouvernements, ſi ſous le regne de LOUIS LE BIEN-AIME', il eſt en France quelques *Anti-Gallicans*; c'eſt qu'il eſt auſſi parmi nous, qu'on nous pardonne l'expreſſion, des *Anti-Philoſophes.*

Revenons à l'empreſſement qu'ont

les Anglois de sortir de chez eux, pour connoître les Pays étrangers, & avouons que s'il n'est pas le même parmi les François, c'est peut être l'effet d'un peu trop de prévention pour le leur. Ainsi quoique donnant dans l'excès opposé à celui de nos voisins, nous ne sommes pas moins intéressés qu'eux à l'examen de l'*utilité des voyages*. Un de nos Philosophes qui vaut bien autant qu'aucun autre ancien ou moderne, *Montagne* dit que pour l'institution de la jeunesse „ le commerce des „ hommes est merveilleusement propre, „ & la visite des pays étrangers; non „ pas pour rapporter seulement, à la „ mode de notre Noblesse Françoise, „ combien de pas à *Santa Rotunda*, ou „ la richesse des caleçons de la *Signora* „ *Livia*, ou comme d'autres, combien „ le visage de Néron de quelque vieille „ ruine de là, est plus long ou plus „ large, que celui de quelque pareille „ Médaille; mais pour en rapporter „ principalement les humeurs de ces „ Nations & leurs façons, & pour frot-

„ ter & limer notre cervelle contre „ celle d'autrui (*).

Nous devons ajouter que le reproche, que nos voiſins nous ont ſi ſouvent fait, de trop négliger la connoiſſance des autres Pays, ſeroit injuſte dans ce moment-ci. La révolution en faveur de l'Angleterre, que l'Auteur de ces Dialogues annonce avec une ſorte de ſatisfaction, eſt déja fort avancée, ou plutôt, ce qu'il ſemble prédire, n'eſt que la deſcription de ce dont lui-même il a été témoin. La derniere guerre dans l'eſprit des gens ſenſés des deux Nations, n'avoit pas altéré les ſentiments d'eſtime qu'elles ſe doivent réciproquement. Quel agréable ſpectacle ne leur offre pas aujourd'hui cette correſpondance mutuelle, plus générale & plus intime qu'elle ne l'a jamais été, entre les deux Capitales ! Correſpondance, qui n'embraſſe pas moins les Sciences, les Arts, la Politeſſe & tout ce qui contribue aux charmes de la

(*) Eſſais de Montagne, Liv. I. Chap. XXV.

Société, que les différents objets du commerce; qui jusqu'ici paroissoit avoir été le seul lien des deux peuples. Si nous avons l'avantage de posséder à Paris le célèbre M. Hume, nos voisins ont vu arriver à Londres avec la Paix quelques-uns des Savants, qui parmi nous tiennent le premier rang dans la Philosophie autant que dans la Littérature, tels que M. Du Clos & M. De la Condamine.

Dans ces circonstances ils ont été forcés de reconnoître que le reproche de frivolité qu'ils font à nos Dames Françoises, ne doit pas s'étendre à toutes. Quel accueil n'ont-ils pas fait à l'une des plus recommandables de ce Pays-ci, qu'ils n'ont pu voir sans étonnement ajouter à ces graces de l'esprit, si rares encore dans le sexe le plus fait pour les posséder, une étendue de lumieres & une variété de connoissances qu'ils ne sont pas plus accoutumés que nous à trouver dans les personnes de sa naissance & d'un sexe différent. Ces traits qui caractérisent la Dame illustre

dont il eſt ici queſtion, nous diſpenſent de mettre le nom au bas du portrait.

On croit devoir prévenir le Lecteur que ces Dialogues, qui viennent de paroître nouvellement à Londres, ſont ſuppoſés avoir été écrits en 1700, & adreſſés en ce tems par le Comte de *Shaftesbury* à *Robert Molesworth* ſon ami. S'il y a eu de la hardieſſe de la part de l'Auteur Anonyme, à mettre ſur la ſcène deux Philoſophes d'une auſſi haute réputation que ſes Interlocuteurs, il y a certainement encore plus de mérite à s'être conformé, auſſi heureuſement qu'il l'a fait, au caractere particulier de chacun d'eux. C'eſt une juſtice que doivent lui rendre ceux qui connoiſſent le Traité de l'*éducation de Locke*, & ceux qui ont lû en Anglois *les Caractériſtiques* du Lord *Shaftesbury*. On dit en Anglois, parce que les trois volumes qui les compoſent, ont été plutôt déguiſés que traduits en notre Langue, par ceux qui vouloient ſe faire

faire honneur de sa Philosophie (*). Si nos voisins se sont permis autrefois cette espece de brigandage littéraire vis-à-vis de nous, il faut avouer qu'à leur égard nous prenons aujourd'hui notre revanche avec usure.

Le cinquieme Traité des *Caractéristiques*, qui est le récit de *quelques conversations Philosophiques sur des sujets de Morale & d'Histoire Naturelle*, est le modele que l'Auteur de ces Dialogues a choisi, & qu'il a parfaitement imité. Dans les discours qu'il fait tenir au Comte de *Shaftesbury*, on retrouve les mêmes principes & le même esprit qui regnent dans tous ses Ouvrages. On n'en citera qu'un exemple. Voici ce qu'il dit quelque part de l'éducation publique: „ La nature elle-même, toute „ grossiere qu'elle est dans sa premiere

(*) Le Philosophe Chrisippe mêloit à ses Livres, non les passages seulement, mais des Ouvrages entiers; ce qui a fait dire à Apollodore, que *qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'étranger, son papier demeureroit en blanc.* Diog. Laert. dans la vie d'Epicure.

„ ſimplicité, eſt un meilleur guide en „ toute choſe, que cette Logique de „ Collége & ce ſavoir pédanteſque..... „ Les ſimples amuſemens des gens du „ monde forment mieux la jeuneſſe, „ que les profondes recherches des pé- „ dants. Le commerce des premiers, „ eſt l'unique antidote que nous ayons „ contre le génie particulier à ceux- „ ci, qui n'eſt propre qu'à rendre la „ ſcience même & le ſavant également „ haïſſables (*).

Dans la controverſe, que ſur chaque point à diſcuter l'Auteur fait ſoutenir à *Locke*, il n'eſt pas moins attentif à faire parler ce Philoſophe comme il a écrit. Ceux qui voudront s'en aſſurer, peuvent conſulter le Paragraphe CC, de ſon *Traité de l'éducation*, qui, ſelon toutes les apparences, eſt le premier germe de ces Dialogues. *Locke* y ſoutient en effet, „ que depuis ſeize juſ- „ qu'à vingt ans, qui eſt le tems qu'on „ employe à faire voyager les jeunes

(*) Avis à un Auteur.

„ gens, c'eſt préciſément alors qu'ils
„ ſont moins propres que jamais à
„ recueillir le double fruit qu'on ſe
„ promet de leurs voyages, dont le
„ premier conſiſte à apprendre les
„ langues étrangeres, & l'autre à ſe
„ rendre plus ſage & plus prudent,
„ en converſant avec des hommes &
„ des peuples, qui n'ont ni le mê-
„ me tempéramment, ni les mêmes
„ coutumes, ni les mêmes mœurs.
„ ..... Que de retirer des jeunes gens
„ d'auprès de leurs parents, pour les
„ envoyer dans des lieux éloignés, ſous
„ la conduite d'un Gouverneur, dans
„ le tems que ſe croyant des hommes
„ faits, ils s'imaginent n'avoir plus be-
„ ſoins d'être gouvernés par autrui,
„ quoique dans le fonds, ils n'aient ni
„ aſſez de prudence, ni aſſez d'expé-
„ rience pour ſe conduire par eux-
„ mêmes; faire cela, c'eſt les expoſer
„ aux plus grands dangers qu'ils puiſ-
„ ſent courir durant tout le cours de
„ leur vie, lorſqu'ils ſont le moins en
„ état de les éviter.

Il eſt ſans doute glorieux pour l'Angleterre que non-ſeulement un des plus grands Philoſophes, mais que même le plus grand Poëte qu'elle ait eu (*a*), aient aſſez ſenti de quelle importance eſt l'éducation des enfants, pour s'en occuper ſérieuſement. Platon leur en avoit donné l'exemple (*b*); & ils ne l'ont ſuivi, que parce qu'ils étoient, comme lui, de cet ordre ſupérieur des hommes, qui voient comme grand, ce qui ſemble petit aux yeux du vulgaire, & trouvent en effet petit ce qui lui ſemble grand. Montagne parmi nous a penſé comme eux. Son Chapitre de l'*Inſtitution des enfants* eſt un de ceux où, par la force de ſon génie, il s'eſt le plus élevé au-deſſus des lumieres de ſon ſiecle. Ce n'eſt pas dire aſſez : il y a tout lieu de ſoupçonner que *Locke* lui-mê-

(*a*) Milton. Voyez une Lettre où il propoſe *une nouvelle maniere d'élever la jeuneſſe d'Angleterre*, écrite environ l'an 1650 à M. Harhib : traduite en François & imprimée en 1746.

(*b*) On a auſſi de Plutarque un Traité ſur la maniere d'elever les enfans.

me, doit au Philoſophe François, qui l'a précédé, une grande partie des vues nouvelles de ſon *Traité d'éducation.* Du moins, à la méthode près, qui n'étoit pas aſſurément du gout de *Montagne*, & que le Philoſophe Anglois obſerve ſi exactement, on trouve entre eux ſur tous les points importants la plus grande conformité. On a vu que celui-ci eſt d'avis de commencer l'éducation d'un enfant dès l'âge le plus tendre; le premier en avoit donné le conſeil avant lui. „ Prenez, dit-il, les ſimples diſ„ cours de la Philoſophie, ſachez les „ choiſir & les traiter à point. Un en„ fant en eſt capable au partir de la „ nourice, beaucoup mieux que d'ap„ prendre à lire & écrire. La Philoſo„ phie a des diſcours pour la naiſſance „ des hommes, comme pour la décré„ pitude.

L'Auteur des Dialogues examine de nouveau cette grande queſtion tant de fois diſcutée, & que Quintilien a traitée avec plus d'étendue & d'éloquence que perſonne, ſavoir ſi l'éducation pu-

blique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliere. M. *Rollin*, qui en a fait un des Articles de ſon *Traité des Etudes*, a adopté le ſentiment de ce grand Maître de l'éloquence, & s'eſt comme lui déclaré en faveur de l'éducation publique. L'un & l'autre l'ont crue plus favorable à l'avancement des Sciences; & quant aux mœurs, le point en effet plus eſſentiel, & qui ſeul paroît les avoir fait balancer, il n'eſt malheureuſement que trop vrai que les enfants, à cet égard, ne ſont guère plus en ſureté au ſein de leur famille, que dans les Colléges publics. Quoi de plus dangereux pour eux, que le mauvais exemple de leurs parents (*)! L'autorité de ces grands Maîtres n'a pas empêché un Académicien François d'être d'un avis contraire au leur (†).

(*) . . . *Velocius & citiùs nos*
Corrumpunt vitiorum exempla domeſtica, magnis
Cum ſubeant animos auctoribus. Juven. Sat. XIV.

(†) Oeuvres Diverſes de M. l'Abbé Gédoyn.

Il appelle de leur jugement à un Maître encore plus grand qu'eux ; c'eſt l'expérience, qui nous fait voir que de cinquante enfants, il n'y en a pas dix qui prennent du goût pour le Latin ; comme néanmoins on ne leur enſeigne pas autre choſe, il s'enſuit qu'il y en a quarante, qui, après avoir paſſé huit & dix ans au Collége, en ſortent ſans avoir rien appris, & que par une ſuite toute naturelle, ils demeurent ignorants toute leur vie.

Il remarque que ces écoles publiques, ſi vantées par Quintilien, n'avoient preſque rien de commun avec les nôtres : l'éducation y étoit totalement différente de ce qu'elle eſt dans nos Colléges. Chez les Romains on enſeignoit le Grec, comme on enſei-

De l'Education des enfants. A Paris, chez de Bure, 1745.

M. Addiſon eſt d'avis que l'éducation particuliere eſt la méthode la plus naturelle & la plus ſure pour former un homme à la vertu, & que l'éducation publique eſt plus propre à le former aux affaires.

gne le Latin parmi nous ; mais ils étoient trop ſages pour ne pas donner la préférence & leurs premiers ſoins à la Langue maternelle. On en apprenoit les principes aux enfants dans les écoles, on vouloit qu'ils la ſuſſent à fond ; & c'eſt pour cela que devenus grands, ils avoient tant de facilité à l'écrire.

D'ailleurs pour qui Quintillien a-t-il écrit ? Pour les Romains. Et quel étoit ſon but ? De former un Orateur parfait, c'eſt-à-dire un homme d'Etat. Eſt-ce là ce qu'on ſe propoſe dans nos Colléges, où toute l'éducation ſe borne à fatiguer la mémoire des enfants, ſans éclairer leur entendement ?

Quant à M. *Rollin*, nous ajouterons qu'il étoit juge & partie dans la cauſe qu'il a décidée : il étoit trop attaché à l'Univerſité pour pouvoir prononcer autrement. Outre que modeſte comme il l'étoit, & accoutumé à bien penſer des autres, il a pu ſe tromper, en ſuppoſant à ceux qui ſont faits pour enſeigner, cette habileté & cet attachement à ſes devoirs, qui le diſtin-

guoient si fort des autres Professeurs. N'est-il pas même étonnant que son excellente *méthode d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres* ait plus réussi auprès des gens du monde, qu'auprès des gens de Collége ? Ceux-ci la lisent sans fruit, puisque, soit paresse, soit incapacité, ils ne la mettent pas en pratique. Toujours est-il sûr que les jeunes gens qui voudront s'avancer dans les sciences & dans la vertu, ne peuvent choisir un meilleur guide que M. *Rollin*. Ils profiteront beaucoup à recommencer, pour ainsi dire, un nouveau cours d'étude avec lui. Le conseil que nous leur donnons est fondé sur l'expérience, & c'est en ce sens que l'on doit entendre ce que M. l'Abbé d'Olivet a dit de lui : *Que personne n'a écrit pour la jeunesse avec de meilleures intentions, ni avec plus de succès.*

Peut-être trouvera-t-on qu'au sujet de ces Dialogues nous nous sommes trop étendus sur les différents Ouvrages qui y ont quelque rapport. Comme nous ne nous sommes proposé dans

cette Préface d'autre but que de concourir à l'utilité publique, nous avons cru pouvoir compter sur l'indulgence des Lecteurs instruits, & nous nous sommes flattés que ceux qui ne le sont pas, nous en sauroient quelque gré. Les effets d'une mauvaise éducation sont si pernicieux & pour l'esprit & pour le cœur, si funestes aux particuliers & à la société même en général, qu'on n'entend autre chose dans le monde, que les plaintes continuelles qui s'y font à ce sujet. Nous avons cru devoir faire connoître aux personnes raisonnables, aux Citoyens vertueux, qui sont touchés de ces abus, les Auteurs qui ont enseigné les moyens les plus efficaces pour y remédier (*). Si en

(*) M. Addison est de ce nombre. Plusieurs feuilles de son *Spectateur* sont d'excellentes leçons pour la jeunesse, sur-tout la 205., où il fait sentir les avantages de l'éducation par une comparaison assez naturelle.

„ Je considere, dit il, l'ame d'un homme qui „ n'a point d'éducation, comme le marbre dans „ la carriére, où l'on n'apperçoit aucune de ses „ beautés *inherentes*, jusqu'à ce que le savoir de

rapportant quelques paſſages de leurs écrits, nous avons pris la liberté d'y joindre quelquefois nos propres réflexions, ç'a toujours été dans l'unique vue de rendre leurs leçons plus inſtructives pour la jeuneſſe. Notre deſſein du moins eſt louable, ſi l'exécution n'y répond pas. C'eſt vainement que les gens frivoles de ce ſiecle croyent jetter du ridicule ſur des diſcours de Morale, il retombe tout entier ſur eux-mêmes. Ces diſcours ſont les meilleurs moyens que nous puiſſions employer pour perfectionner nos eſprits, acquérir une vraie connoiſſance de nous-mêmes, & conſéquemment nous préſerver de l'ignorance & des préjugés auxquels naturellement nous ſommes ſujets. Et en effet, comme l'a dit ce célèbre Conſul,

„ l'ouvrier en faſſe ſortir les couleurs, en po-
„ liſſe la ſurface, & en découvre toutes les vei-
„ nes & toutes les taches qui en font le mérite.
„ De même l'éducation lorſqu'elle travaille ſur
„ un eſprit noble, expoſe à la vue chaque ver-
„ tu, chaque perfection cachée, qui ſans un pa-
„ reil ſecours n'auroient jamais été capables de
„ briller & de produire aucun effet.

qui au milieu des affaires les plus importantes du Gouvernement, dont il étoit chargé, veilloit de ſi près à l'éducation de ſon fils & de ſon neveu : *Quod munus Reipublicæ afferre majus meliuſve poſſumus, quam ſi docemus atque erudimus Juventutem ? his præſertim moribus atque temporibus, quibus ita prolapſa eſt ut omnium opibus refrenanda ac coercenda ſit.* CICER. DE DIVIN. *Lib.* III.